

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 35

Artikel: Le feuilleton : dans le train : [1ère partie]
Autor: Solandieu
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'était au tour de M. Badaud, maintenant, de dire : « Bien sûr ! bien sûr ! » ou « Voyez-vous ça ! » Leur double confession les rapprochait, elle et lui. Sans s'en douter, la misère de l'autre, par comparaison, leur faisait à chacun voir leur destin moins en noir. Leurs pareils déboires les consolait mutuellement. Ses chagrins à lui, lui semblaient déjà lointains; lointaine, la dernière scène de ce soir. A elle, le passé paraissait moins amer.

Ils se sourient, pleins de pitié l'un pour l'autre. Lorsque — Onze heures, déjà ? Sapristi ! — M. Badaud sortit, il serra la main d'Ida et s'en fut, ra-gaillard. Il songeait pourtant : « La pauvre fille !... Qui aurait cru ça ?... »

Dès lors, chaque mercredi soir, M. Badaud revint au café du Cercle, toujours désert à peu près, et l'on causait, on se re-racontait ses petites misères ou ses gros chagrins et, de ce jour, il mit dans ses relations avec son acariâtre épouse une équanimité digne d'un philosophe de l'antiquité, une sérénité dont la cause échappa et échappera sans doute toujours à l'entendement de la peu agréable personne.

Mais dont l'effet la fit enragier.

C. Amstein.

Caniculade. — M. X. prend une voiture à l'heure et donne le prix net de la place au cocher.

— Et mon pourboire ?
— Un pourboire, té ! Eh ! j'ai plus soif que toi, mon bon !

JAMAIS CONTENT

MONSIEUR Ch. Monselet a publié, jadis, cette spirituelle causerie. C'est une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de leur sort.

* * *

Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : « Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

— Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est la jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde

Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur. Je vois où le bât te blesse. C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peuh !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gail-lard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fussent ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré :

— Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon.

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire; con-nais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gênerait : beaucoup me couperait l'appétit; beaucoup m'empêcherait de dormir; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici.

Charles Monselet.



DANS LE TRAIN

Simon Godelu, dit « La Chique », parce qu'il chiquait, était un vieux landsturmien qui, il y a quelque quarante ans, avait fait son service militaire dans les troupes sanitaires. Ce n'était pas, il en convenait, un corps bien glorieux, que celui où l'on apprenait à faire un bandage, à panser une plaie, à transporter des soi-disant blessés sur des brancards de fortune, faits avec des fusils et des « coupe-choux ». Mais enfin, c'était quand même un service honorable, puis-qu'il consistait à servir la patrie. Et après tout, n'est pas brancardier qui veut; il faut, pour cela, avoir passé « franc du collier » à la visite sanitaire, être intelligent, fort, avoir bon œil, du sang-froid, de l'adresse et de l'honneur. Lui, Godelu, n'était que simple brancardier, et il n'en demandait pas plus.

Il avait un fils, par contre, qui était caporal fusilier, en ce moment préposé à la garde de la frontière, à Roggenbourg. Un rude luron que son Prosper ! Un vrai soldat de l'antique Helvétie, qui semblait vouloir perpétuer les mâles traditions de ses lointains ancêtres. Car Godelu père affirmait qu'il avait lu quelque part, dans les almanachs, que des Godelu figuraient parmi les héros du Sonderbund, mais il ne savait pas au juste de quel côté. Peu importait, d'ail-leurs, l'essentiel était qu'il y eût des Godelu au Son-derbund. C'était un titre qui valait bien un parche-min.

Fier de ses lointaines origines, Simon Godelu ne se laissait pas chiffonner, en matière de patriotisme. Il était Suisse, bien Suisse, d'une incontestable au-thenticité, et malheur à qui s'aviserait jamais de lui disputer sa nationalité.

On était au mois de novembre de l'année 1915. La première division venait d'être appelée à l'honneur

de protéger la frontière du Jura entre Bâle et Neu-châtel.

Prosper Godelu fut cantonné à Roggenbourg, un pays qui a son charme peut-être, dans la belle saison, mais qui, dès que la neige apparaît sur le Mont Terri, devient un vrai pays de loup. Et quel que fût le mâle patriotisme du jeune caporal, il ne pouvait, par-fois, se défendre du « cafard » qu'éprouve tout bon fils loin de sa famille, et relégué au « diable-vert », contraint à partager son temps entre le « drill » et le service de garde ou de cantonnement.

Sans le vouloir, Prosper laissait percer dans ses lettres à ses parents, une nostalgie invincible, l'en-nui du « patelin » et de la maison paternelle.

— Va le voir, dit un jour la maman Godelu à son mari, ça lui fera plaisir; tu lui remonteras le moral, à ce pauvre garçon.

Ce disant, la brave femme essayait les larmes d'attendrissement qui coulaient de ses yeux.

— Allons, faut pas pleurer, la bourgeoise; il n'est pas perdu, notre « gâs », il reviendra.

— Oui, si les Prussiens ne nous le prennent pas.

— Jamais ! Euphémie ! foi de Godelu ! avec des troupes comme les nôtres, ils y regarderont deux fois avant de venir s'y frotter; mais c'est égal, j'irai voir notre fils et pas plus tard que demain. Prépare mon « fourniment » et un peu de « boulot » pour le garçon.

Le lendemain matin, par le premier train, Simon Godelu partait pour Roggenbourg.

Les trains regorgeaient de civils et de soldats; on ne parlait que de la guerre, les gares étaient encom-brées de militaires et de camions, on respirait par-tout comme une odeur de poudre, on eût dit le pays en pleine hostilité.

Le voyage fut encore potable, jusqu'à Soyhières, on cause avec son vis-à-vis, on écoute ce qui se ra-conte à côté de soi, on regarde défiler le paysage, on lit son journal, on tourne sa « chique » ou l'on allume son calumet, et le temps passe.

(A suivre.)

SOLANDIEU.

30^{me} anniversaire de « La Muse ». — Notre active Société d'art dramatique « La Muse », fondée le 29 août 1890 et dont les succès ne se comptent plus dès lors, va célébrer le trentième anniversaire de sa fon-dation.

Ce soir, samedi, à 8 h. 30, elle donnera, au Grand Théâtre, la première représentation du grand succès parisien : « Le Mystère de la Chambre jaune », pièce dramatique en 5 actes de M. Gaston Leroux, tirée du célèbre roman « Le Parfum de la Dame en noir », du même auteur.

Il s'agit d'une œuvre à la fois littéraire, passion-nante au plus haut degré, habilement charpentée, où l'intérêt ne languit pas un instant, qui laissera les spectateurs frémissants.

Le lendemain dimanche 29 août, il est prévu, pour l'après-midi, une promenade en bateau (Tour du Haut Lac) et le soir banquet officiel au Restaurant des Deux-Gares.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine deux gros succès d'un genre absolument différent : d'abord « Un terrible adversaire », splendide comédie tragi-comique en trois actes avec l'étourdissant ar-tiste qu'est Douglas Fairbanks. « Le Monde est un théâtre », tiré d'une légende de Shakespears, est une œuvre héroïco-comique en quatre parties à grand spectacle.

La direction du Royal Biograph porte à la con-naissance du public qu'elle s'est réservée, pour Lau-sanne, un grand film sensationnel « Rasputine, le moine scélérat », d'après le célèbre roman historique de William Lequeux, chef du service secret anglais pendant la guerre et qui nous dévoile les mystères de la Cour de Russie.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLËSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 462 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.